

# 1

## Flammèches vivantes

Ce jour-là, il y eut fête aux Enfers. Et moi, Satan, régnais enfin dans la plénitude de mon élément : le feu !

Pensez donc : des duchesses, des marquises, des comtesses, des nuées de nonnes en cornette et de dames patronnesses du grand monde qui depuis des années me narguaient de leur pieuse charité – en vingt minutes, toutes parties en fumée ! Toutes nues devant saint Pierre qui, navré, dut bien m'en expédier quelques-unes, rôties, fumantes encore, qui avaient de lourdes fautes à payer. Et qui, par la soudaineté de la catastrophe, étaient mortes sans confession, les coquines...

Songez à la surprise des promeneurs, en cette délicieuse après-midi de mai, sur les Champs-Élysées... Le canotier sur l'œil, devisant dans la douceur printanière, le stick de jonc tournoyant dans l'air embaumé des jardins, on causait de tout et de rien, avec détachement, car l'année 1897 était calme.

## *L'incendie du Bazar de la Charité*

Il y avait bien les événements de Crète, dégénéralant en guerre gréco-turque, mais c'était si loin ! Le cas Dreyfus, aussi, avait déclenché quelques passes d'armes depuis l'arrestation du capitaine, en 1894, mais le traître était condamné et croupissait à l'île du Diable – chez moi, en quelque sorte – et, en ce début de mai 1897, nul ne pouvait se douter que l'Affaire allait rebondir.

L'actualité se bornait donc à la triste « affaire Grégoire », un enfant martyr qu'un père brutal et pervers avait fini par conduire à la mort, un saint ange d'innocence qui ne m'était pas destiné. Quant au père, par la mansuétude très critiquée des jurés, il échappait à la guillotine et je devais attendre que les travaux forcés à perpétuité me l'usent.

Moins sordide, l'alliance franco-russe se dessinait, sous l'impulsion du président Félix Faure. En voilà un qui ne s'embêtait pas, tout près des Champs, dans son palais de l'Élysée dont il cherchait à rehausser le prestige. De belles dames en sortaient parfois, se ragrant, par la discrète issue de l'avenue Gabriel – la grille du Coq, qui n'avait jamais si bien porté son nom...

Et voici que, de l'autre côté des Champs, on vit ce jour-là courir une femme, puis deux, puis trois, les atours en flammes, hurlant comme des damnées qu'elles étaient d'ailleurs... Autant les maîtresses présidentielles cultivaient le secret et la discrétion, autant celles-ci appelèrent immédiatement l'attention par le spectacle surnaturel qu'elles donnèrent en se roulant par terre, trépignant et râlant comme des possédées,

## *Flammèches vivantes*

tandis qu'elles arrachaient leurs oripeaux en flammes : chapeau à fleurs, robe à festons, jupon de gaze, tout ce qui couvrait hypocritement leur chair pécheresse se trouva bientôt disloqué, en lambeaux, mais le feu avait pris aux fanfreluches intimes, rubans, jarretelles, bas de soie, bottines qui les rendaient ordinairement si désirables et qui, devenus ardents comme le châtiement de la géhenne, portaient la douleur aux foyers ordinaires du plaisir – marquant comme au fer rouge ces démons trop coquettes que venait de foudroyer le sort.

Comme les comètes témoignent d'un lointain cataclysme dont elles transportent la lueur à travers l'immensité vide, ces femmes en feu qu'on ramassa aux Champs-Élysées, tordues, éperdues, écumantes de passion douloureuse et cuisante, signalèrent aux badauds ma présence immanente.

Elles furent les flammèches vivantes du grand feu, les escarbilles échappées du brasier expiatoire, celui dont on allait parler si longtemps, mon chef-d'œuvre en diablerie fin-de-siècle : l'incendie du Bazar de la Charité.



## 2

### Une prophétie

On s'étonnera peut-être que le diable en personne prenne ainsi la plume pour révéler les arcanes de ce fait-divers éclatant ; plus encore, on voudra sans doute réfuter ma présence maligne en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la France républicaine et positiviste avait le culte du Progrès et de la Science, avec lettres capitales s'il vous plaît, car ces abstractions philosophiques prirent figures d'entités divines au temps des premiers téléphones, des avions et du cinématographe Lumière.

Et pourtant ! Sait-on qu'un mois plus tôt, en avril 1897 donc, toute l'attention s'était fixée sur moi, le diable ? En l'un des temples de la République progressiste et colonialiste en effet – l'amphithéâtre de la Société de géographie, boulevard Saint-Germain –, tout un aréopage de savants et de théologiens était venu écouter Léo Taxil au sujet de la « maçonnerie palladienne », autrement dit : luciférienne.

## *L'incendie du Bazar de la Charité*

Les francs-maçons étaient nombreux au pouvoir, Félix Faure en tête, aussi les thèses de Taxil passionnaient-elles l'opinion. De son vrai nom Gabriel Jogand-Pagès, ce Marseillais plein de verve s'était d'abord fait connaître par la virulence de sa prose anticléricale : *À bas la calotte, Les Soutanes grotesques, Les Friponneries religieuses, Les Amours secrètes de Pie IX par un ancien camérier secret du pape*, avec des anecdotes salées...

Puis, tout en conservant son nom de plume, Léo Taxil avait changé de bord. Parmi ses amis mécréants et initiés, il avait peu à peu discerné la teneur du pacte satanique qui conduisait le monde moderne à sa perte. Une jeune et belle prêtresse venue d'Amérique, Diana Vaughan, lui avait révélé l'atroce vérité : les maçons, leurs loges, rites, chapitres et obédiences agissaient sous la coupe de supérieurs inconnus qui rendaient un culte à Lucifer. Entrer en maçonnerie, même de bonne foi, c'était ainsi faire allégeance à votre serviteur – et le suffrage universel, l'école sans Dieu, pour ne rien dire de la liberté de la presse et de l'émancipation de la femme, s'inscrivaient dans le plan diabolique qui devait livrer le monde à ma domination infernale...

Voilà ce que débitait depuis des années Léo Taxil, en de gros volumes illustrés qui se vendaient bien et faisaient des émules ; l'évêque de Port-Louis, sur l'île Maurice, s'en inspira directement pour son ouvrage majeur, *La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan*, et les familles catholiques, la noblesse, les bourgeois

## *Une prophétie*

bien-pensants, les « milieux cléricaux » comme on disait alors, raffolaient de cette littérature sulfureuse.

Or, le 19 avril 1897, voici que Léo Taxil balance tout : de ce complot fumeux, il ne croit pas un mot ! Anticlérical un jour, anticlérical toujours : il a fait semblant de retourner sa veste, sa conversion était une farce, la maçonnerie palladienne une pure mystification ! Quant à la grande prêtresse de Satan, bernique ! Diana Vaughan n'est qu'une dactylo inculte, ayant accepté de prêter sa blanche carnation d'Anglo-Saxonne en goguette à des mises en scène de café-concert...

Il faut imaginer le tollé, la stupeur et la colère de ces cléricaux bernés, dont Taxil se moquait de nouveau si éperdument. Il fut d'ailleurs quelque peu malmené à l'issue de cette séance, notre mystificateur, et l'auteur à succès, à jamais discrédité, finira tristement sa vie comme correcteur dans une imprimerie de banlieue...

Mais les catholiques ne désarmaient pas. La plus grande ruse du diable n'est-elle pas de faire croire qu'il n'existe pas ? Aussi la volte-face de Léo Taxil fut-elle perçue par les plus convaincus comme une manipulation de la franc-maçonnerie universelle, une preuve supplémentaire en somme que le Malin dirigeait en sous-main les loges, au point de terroriser un auteur et de le contraindre à se renier...

Le diable, en 1897, était donc bien à l'ordre du jour, et avec lui tous les mystères de l'occulte et du surnaturel. Chez les messieurs barbus du Parti radical et du Grand Orient de France, on cherchait

## *L'incendie du Bazar de la Charité*

dans les hauts grades une possible ascendance templière, tandis que les écrivains, les artistes, en quête d'absolu, le trouvaient dans un au-delà inaccessible et vaporeux. Joséphin Péladan, arborant le titre assyrien de « Sâr Merodac », bricolait une spiritualité syncrétique en mêlant sagesse d'Asie et tradition hermétique des Rose-Croix ; Joris-Karl Huysmans, dans *Là-bas*, levait le voile sur les messes noires et sortilèges qui occupaient certaines dames oisives de la bonne société parisienne, tandis qu'Erik Satie, formant une confrérie mystique dont il resta le seul membre, recevait à Montmartre le surnom d'« Ésotérik Satie »...

Les mondains eux-mêmes, les frivoles, les écervelés, n'étaient pas à l'abri de ces tentations alchimiques et, jusque dans le grand monde fidèle au pape et à la monarchie, on ne dédaignait pas les manifestations fluidiques des esprits, les ectoplasmes invoqués lors de séances spirites, les miracles des guérisseurs ni les prophéties des médiums inspirés. On peut se déplacer en voiture automobile, se passionner pour les aéro-nefs et les balbutiements de la transmission sans fil, tout en demeurant impressionnable et superstitieux comme un paysan du haut Moyen Âge...

Ainsi, au début de l'année 1897, chez les amateurs de magie, on ne parle que de l'époustouflante Mlle Couédon, « la voyante de la rue de Paradis ». Au n° 40 de cette voie évocatrice de la foi, dans un modeste appartement du quatrième étage, la jeune Henriette Couédon, vingt-quatre ans, vit chez ses parents, qui introduisent cérémonieusement les visiteurs auprès d'elle. L'écrivain royaliste Gustave

## Une prophétie

Méry, dans les salons, dans les colonnes de sa revue *L'Écho du merveilleux*, est intarissable sur ses dons de voyance : la jeune Bretonne, quand la flamme de l'inspiration s'allume dans ses yeux écarquillés, entre en communication directe avec l'archange Gabriel ! Elle ne prédit pas l'avenir : elle le *dit*, sous la dictée de cette autorité spirituelle qui – preuve irréfutable de sa nature céleste – ne s'exprime qu'en vers français.

La comtesse de Maillé, qui tient salon, voudrait bien voir cela et en faire profiter ses hôtes blasonnés et titrés, mais chez elle, en son hôtel particulier voisin des Champs-Élysées. Pas question, pour la bonne société parisienne, de s'en aller traîner dans la boue urbaine de la rue de Paradis, au fin fond des *terra incognita* que représentent pour elle les quartiers ouvriers du X<sup>e</sup> arrondissement !

Méry s'entremet donc ; à force de prières et d'objurgations, et moyennant peut-être une pile de louis d'or propitiatoires, Mlle Couédon accepte : le 21 mars 1897, l'extralucide se transporte dans les beaux quartiers de la capitale. La voici recherchant l'inspiration devant la fine fleur de l'aristocratie française, qui observe, exceptionnellement, un silence recueilli.

La comtesse de Maillé triomphe ; même le grand poète José-Maria de Heredia est présent, l'auteur des *Trophées*, le maître du Parnasse ! Mais c'est une poésie beaucoup plus brutale qui retentit soudain quand la médium, saisie de convulsions, se fait le canal des prophéties archangéliques ; le visage renversé, la voix éraillée, dans le désordre corporel d'une hystérique

*L'incendie du Bazar de la Charité*

échappée de la Salpêtrière, Mlle Couédon s'agite et, les bras levés, lâche enfin cet oracle :

*Près des Champs-Élysées,  
Je vois un endroit pas élevé  
Qui n'est pas pour la pitié  
Mais qui en est approché,  
Dans un but de charité  
Qui n'est pas la vérité.  
Je vois le feu s'élever,  
Et les gens hurler,  
Des chairs grillées,  
Des corps calcinés,  
J'en vois comme par pelletées !*

L'assistance se disperse vite, saisie d'horreur. Un mois et demi avant la catastrophe, tout est dit ; l'archange Gabriel, sans aucun doute, a voulu me casser la baraque !... Et de fait, aucune des personnes présentes ce soir-là chez la comtesse de Maillé n'ira rôtir au Bazar de la Charité. Mais l'avertissement ne suffira pas à décourager l'instance suprême du beau monde charitable : le Cocco.

### 3

## Le Cocco

Le Comité d'organisation des cercles catholiques d'ouvriers (Cocco) était composé de gens sérieux. Des hommes tels que le baron de Mackau, le comte Albert de Mun, le baron Reille, duc de Dalmatie... Capitalistes, industriels, certains siégeant par ailleurs à la Chambre, ceux-là ne sont pas hommes à se laisser impressionner par les vaticinations d'une détraquée.

Mlle Couédon, il est vrai, n'a que trop tendance à prophétiser des incendies et des catastrophes à tour de bras. Le 20 décembre 1897, elle récidivera d'ailleurs, comme l'indique *L'Écho du merveilleux* du 1<sup>er</sup> janvier 1898 :

*Un incendie s'élever  
Des enfants y seront brûlés...  
L'autre<sup>1</sup> ne sera rien à côté*

---

1. L'incendie du Bazar de la Charité, le 4 mai 1897.

*L'incendie du Bazar de la Charité*

*Je vois des mères éplorées...  
C'est un endroit qui n'est pas haut monté...  
Le vent va y aider  
Et l'eau va manquer...  
Les chairs vont s'émietter...  
Beaucoup de livres seront brûlés,  
Des parchemins<sup>1</sup> aisés...  
C'est une calamité :  
Des enfants vont y aller  
De velours habillés.  
Car c'est une fête aisée...  
La richesse est donnée...  
Dieu, on va t'accuser.  
Jésus est irrité,  
Jésus est blasphémé.  
Il faut bien vous rappeler  
Que son cœur il a donné.*

Catholiques tant qu'on voudra, mais peu enclins aux prophéties qu'ils assimilent à des diableries, ces beaux messieurs du Cocco ont d'autres soucis. Graves, chenus, ils ont connu la Commune, quand le peuple dépenaillé de Paris, hissant le drapeau rouge, a prétendu tenir le haut du pavé. Il y eut bien sûr la Semaine sanglante, et quelques-uns d'entre eux, comme le comte Albert de Mun, y ont pris part sous l'uniforme de versaillais, tirant sur les insurgés jusqu'en leur réduit du Père-Lachaise, fusillant tout prisonnier dont les mains sentaient

---

1. Autrement dit des familles aristocratiques, dont les lettres de noblesse sont rédigées sur parchemin.

la poudre. Dix-huit mille morts, dans Paris en flammes !

Or, malgré ce feu purificateur, les idées collectivistes reviennent peu à peu dans cette France déchristianisée qui les inquiète. Des partis ouvriers ou socialisants se constituent, groupusculaires encore, mais déjà menaçants ; aux législatives de 1893, les Français ont élu suffisamment de socialistes de diverses tendances pour que ceux-ci puissent former un groupe parlementaire, du professeur Jaurès à l'ancien mineur Thivrier qui, l'ayant promis à ses électeurs, porte sa blouse de travailleur dans l'hémicycle.

Plus grave : des syndicats de plus en plus revendicatifs prônent la grève, dans l'attente du grand soir révolutionnaire, tandis que des anarchistes s'en prennent directement aux détenteurs du pouvoir.

Ravachol, le premier, passe à l'action : le 11 mars 1892, au 76, boulevard Saint-Germain, il dynamite l'appartement du conseiller Benoît, un juge coupable d'avoir condamné des ouvriers grévistes ; seize jours plus tard, il récidive au domicile d'un autre magistrat, l'avocat général Bulot, au 36, rue de Clichy. Entre-temps, dans la nuit du 14 au 15 mars 1892, un engin détonnant ravage la caserne Lobau, à côté de l'Hôtel de Ville. La police ne tarde pas à arrêter ce Ravachol, de son vrai nom Koenigstein, prophète de « la propagande par le fait », mais celui-ci est immédiatement vengé par ses « compagnons de la dynamite » qui font sauter le restaurant Véry, lieu de son arrestation ! Après son exécution, le 11 juillet 1892, d'autres bombes surviennent, comme cet engin

## *L'incendie du Bazar de la Charité*

suspect qu'on découvre au siège de la Compagnie des Mines de Carmaux, propriété du baron Reille : le colis, porté au commissariat de la rue des Bons-Enfants, y explose gaillardement, tuant cinq gardiens de la paix. Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant lance une bombe dans l'hémicycle. Le 12 février 1894, Émile Henry anéantit le café Terminus, près de la gare Saint-Lazare, faisant vingt blessés dont l'un succombera ensuite à ses blessures. Et le 24 juin 1894, c'est d'un coup de poignard que l'anarchiste italien Caserio tue le président Carnot, en visite à Lyon.

Il faut un contre-feu, pensent les hiérarques catholiques, même si ce n'est dans leur pensée qu'une métaphore. Les classes riches doivent se préoccuper du peuple, le secourir, lui témoigner de cette bonté intéressée qui éloignera les hommes des cafés mal famés où l'absinthe et les idées subversives forment un cocktail détonnant... Il faut des œuvres pour adoucir le sort des filles-mères repentantes et des vieux travailleurs amputés par le machinisme ; des œuvres pour nourrir et éduquer les orphelins dans la vraie foi et l'amour de Jésus-Christ, sauveur des classes laborieuses qui, sans lui, deviendront dangereuses.

Et certes, depuis toujours, châtelains et belles dames ont leurs œuvres et leurs pauvres, s'assurant une place au ciel par la largesse de leurs aumônes. Mais en ces temps industriels, à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle, on ne peut plus raisonner comme à l'époque des rois. La charité doit s'organiser, elle devient une activité économique en soi, rationnelle et structurée. Et puisque charité bien ordonnée commence par soi-même, les généreux

donateurs doivent avant tout apprendre à ne pas dilapider leurs ressources en frais de collecte inutiles. Ils pourraient optimiser leurs recettes en mettant en commun certaines dépenses et c'est précisément dans cet esprit qu'a été constitué, dès 1885, le Bazar de la Charité.

Il ne s'agit donc nullement d'un grand magasin, ayant pignon sur rue, mais d'une simple structure juridique fédérant une vingtaine d'œuvres charitables. Un « consortium », très exactement, chargé d'organiser pour elles une grande vente annuelle unique, de manière que les frais fixes, partagés entre l'ensemble des organisateurs, ne grèvent qu'au minimum les fonds collectés.

« Le Bazar de la charité est certainement une des plus belles œuvres de la charité à Paris, où pourtant il s'en compte un si grand nombre, assure *Le Petit Parisien* du 6 mai 1894. C'est M. Henry Blount qui a eu l'idée première de l'organisation du Grand Bazar de la charité, dont il est président d'honneur. » Outre ce fils de banquier, le président du Comité est le baron de Mackau, et les membres du Comité sont MM. le baron Robert Oppenheim, secrétaire ; Amédée Dufaure, trésorier ; Jules Auffray, comte Marcel de Germiny, Léon de Gosselin, Paul Leturc, Léon Marty, comte Georges de Montgermont, comte Albert de Mun, baron Reille, baron Fernand de Schickler.

Le Bazar, en particulier, n'a pas de locaux propres. En 1885, 1886 et 1887, les ventes ont eu lieu à la salle Albert-le-Grand, rue du Faubourg-Saint-Honoré,

## *L'incendie du Bazar de la Charité*

ce qui occasionna encore des frais de location. En 1888, la princesse Branicka résolut ce problème en prêtant gracieusement son hôtel de la rue La Boétie. L'année suivante, la vente se tint tout simplement place Vendôme, en l'hôtel de M. Henri Say, financier et député bien connu du Tout-Paris. En 1890, retour au n° 107 de la rue La Boétie, puis en 1891, le Bazar s'installa en face, au n° 108, où il est resté six années, jusqu'en 1896.

Pour l'édition de 1897, le Comité décide de faire preuve d'imagination. Au lieu d'investir les salons d'un mécène bien logé, le Bazar sera une construction éphémère – ô combien ! – occupant un vaste terrain de la rue Jean-Goujon, mis gratuitement à disposition par le philanthrope Michel Heine.

Sur ce qui n'est au fond qu'un terrain vague, il faut donc construire un édifice et l'aménager. Justement, au tout proche Palais de l'Industrie, une « rue du Vieux-Paris » entièrement reconstituée a été l'une des principales attractions de l'Exposition du Théâtre et de la Musique, l'année précédente. Ce décor est à vendre : pour une somme modique, c'est l'occasion de surprendre et même de ravir la clientèle réactionnaire des ventes de charité, qui sera tout heureuse de se pavaner dans un Moyen Âge de carton-pâte, avec ses échoppes, ses auberges, son église bien sûr, le tout rehaussé de tourelles, échauguettes et mâchicoulis, de balcons ornés de plantes grimpantes et de fleurs, de bannières et d'oriflammes.

« C'était un bijou d'érudition amusante, confirme *Le Petit Parisien*. Il y avait en tout vingt-deux

boutiques, les numéros pairs à droite, les numéros impairs à gauche. Tout au fond à gauche se dressait l'église gothique. Au faite des boutiques se balançaient des enseignes joliment peintes et portant *Au Chat botté, Au Soleil d'or, À la Truie qui file, Au Pélican blanc, Au Grand Cerf, Au Lion d'or, À la Tête noire, À la Belle Ferronnière, Au Cadran bleu, À l'Étoile de mer, À l'Éperon d'or, À la Tour de Nesle, etc.* »

À gauche, en entrant, « l'hostel des Prévosts » servait de salon au Comité, tandis que « l'hostellerie des Dames », réservée aux vendeuses, couvrait de sa pudique appellation les toilettes de ces demoiselles.

Les différents comptoirs de vente s'alignaient comme autant de maisons médiévales numérotées : à gauche de l'entrée se trouvaient les numéros impairs, où le visiteur trouvait les étalages suivants : n° 1, la Société de secours aux blessés, avec l'équipe de vendeuses dirigée par Mme la générale Février ; n° 3, l'Orphelinat de l'avenue Victor-Hugo ; n<sup>os</sup> 5 et 7, les Œuvres de patronage des apprenties et jeunes ouvrières, de la baronne de Ladoucette ; n° 9, les Petites Sœurs de l'Assomption, garde-malades des pauvres ; n° 11, les Cercles catholiques d'ouvriers, incarnés par la marquise de Saint-Chamans ; n° 13, l'Œuvre de Saint-Michel pour la propagation des bons livres, emmenée par la duchesse d'Uzès, née Mortemart ; n° 15, l'Œuvre des enfants et jeunes filles aveugles de Saint-Paul ; n° 17, l'Orphelinat des Saints-Anges, représenté par la baronne de Saint-Didier ; n° 19, les Écoles libres de la paroisse Saint-Louis-en-l'Isle,

## *L'incendie du Bazar de la Charité*

comptoir tenu par la comtesse Dzyalinska ; et au n° 21, les Œuvres de Clichy.

Du côté des numéros pairs on pouvait soutenir, au n° 2, les Œuvres de la paroisse Saint-Ambroise, en achetant auprès de la marquise de l'Aigle ; au n° 4, le Noviciat dominicain, patronné par S.A.R. la duchesse d'Alençon ; au n° 6, les Œuvre de Sainte-Clotilde ; au n° 8, l'Orphelinat du Raincy ; au n° 10, la Société des ateliers d'aveugles présidée par le baron de Schickler ; au n° 12, l'Œuvre de Sainte-Rosalie ; au n° 14, l'Office central des institutions charitables et œuvres du travail, avec la marquise Costa de Beauregard ; au n° 16, les Petits hôpitaux provisoires ainsi que le petit hôpital Saint-Michel, sous la houlette de S.A.R. la duchesse de Vendôme ; au n° 18, l'Hôpital de Notre-Dame du perpétuel secours, marquise Maison ; et enfin aux n<sup>os</sup> 20 et 22, la Société philanthropique de la comtesse Greffulhe, née La Rochefoucauld.

La misère n'avait plus qu'à bien se tenir.